T90
Cave
FM6
422

Oh! ça ne vaut pas
ça
ça ne vaut pas
si vous n'y trouvez goût
ça

M+W 943

AH! ÇA N'IRA PAS,

ÇA N'IRA PAS,

SI VOUS N'Y PRENEZ GARDE.

AH ! ÇA N'IRA PAS,

ÇA N'IRA PAS,

SI VOUS N'Y PRENEZ GARDE.

Quid studiosa cohors operum struit? haec quoque curo.

Horatius.

LES ennemis du bien public auroient-ils l'horrible gloire de voir s'écrouler l'édifice qui nous a coûté tant de peines à élever ? La multitude infinie de mécontens, c'est-à-dire de ceux qui vivoient d'abus, étoufferoit-elle, par ses clameurs éternelles, les cris d'indignation que la tyrannie de plusieurs siècles a excités, et après avoir tant fait pour la liberté, notre courage et notre patience nous abandonneroient-ils au moment où nous devons redoubler d'efforts et remonter notre énergie au niveau des grandes choses que nous avons entreprises et si long-tems désirées ?

Les envieux de notre bonheur, les vexateurs en tout genre, les ambitieux affamés d'or et d'honneurs, les improbateurs de métier, les irrésolus, les libellistes stipendiés et la tourbe méprisable des égoïstes, des sots, des énergumènes, des fous, des fanatiques et des intéressés parviendroient-ils à nous détourner de la ferme résolution de seconder de tout notre pouvoir les travaux immenses, nécessaires et sublimes de ces hommes pré-

cieux et infatigables que la perfidie nous présente sans cesse comme de fameux brouillons dont le but est de tout renverser, de tout détruire pour planer, satisfaits, au-dessus de ce monstrueux cahos et jouir du spectacle ravissant de ruines entassées.

Qu'en ce moment terrible d'où dépend le salut d'un grand peuple, la prudence et la fermeté le guide ; qu'il attende avec patience le résultat salutaire du travail ardent et suivi de ses véritables amis ; qu'il soit bien convaincu que les moyens de l'asservir, de le tyranniser, de le lacérer auroient été beaucoup plus prompts que l'ouvrage entier d'une régénération sans exemple, et que celui des loix ; qu'il ferme l'oreille à la séduction combinée de ses anciens oppresseurs qui voudroient profiter de la crise indispensable où des circonstances impérieuses ont jetté la chose publique pour le tromper sur la véritable cause d'une situation critique, mais nécessitée. Plus le mal étoit grand, plus les remédes devoient être violens. Se plaindre de la main qui guérit, même en faisant endurer des douleurs, c'est être bien injustes ! Encore, si les plaintes portoient sur le principe malfaisant, elles seroient mieux fondées. Reculer pour empêcher ou retarder l'activité, l'effet, le calmant du remede, c'est vouloir la mort ; arrêter la main qui opère parce qu'on la croit barbare, c'est rejetter, c'est repousser la vie. Peuple, l'odieux despotisme causa tous tes maux, lui seul en est cou-

pable. Tu succomberois même dans les mains savantes qui travaillent à calmer tes maux qu'il ne faudroit, en périssant, n'en accuser que ce monstre qui, vomi sur la terre pour le malheur de l'humanité, voudroit te faire détester tes bienfaiteurs sous les coups desquels il expire.

Réunis sur le plus beau sol de l'univers, au milieu des dons les plus précieux et des bienfaits que répand sans cesse une main divine et protectrice, Français, vous devriez être les plus heureux habitans de la terre. Tout sembloit préparé par le créateur pour faire de cette belle contrée un séjour de délices et de paix, et tous les fléaux ensemble paroissent déchaînés contre elle. Dans quels momens ? grand Dieu ! lorsque, plus que jamais, il faudroit qu'on y vit regner la concorde, la paix, l'ordre et sur-tout l'union. Les tyrans, pour mieux commander en maîtres, divisoient. Aujourd'hui qu'ils sont en fuite, que l'uniformité la plus admirable devroit nous unir, nous rallier tous au bonheur commun, forcerions-nous nos législateurs, dont elle est l'ouvrage, à nous dire, vous voulez des loix, vous ne vous y soumettez pas ; vous voulez la liberté, vous chérissez la licence et vous ralentissez nos succès, long-tems l'objet de vos éloges et de vos applaudissemens.

L'intéret et l'orgueil, ces deux furies incendieront l'empire si la force et la sagesse n'éteignent promptement leurs flambeaux odieux, oui, la force qui doit réduire encore

ces prétendus dieux qui voudroient singer Jupiter et dont le tonnerre est si peu rédoutable.

Que désiriez-vous ? que demandiez-vous avant cette assemblée contre laquelle j'entends s'élever chaque jour des plaintes et qui peu-à-peu paroît perdre de ses admirateurs ? Vous demandiez la destruction des abus..... Et sur quelle petite portion de cet empire l'arbre des *abus*, cet arbre antique et révéré de tous ceux pour lesquels il ne rapportoit que de bons fruits, n'étendoit-il pas ses branches ? Assez et trop long-tems ceux qu'il offusquoit désirèrent que l'impitoyable réforme le frappa de sa hache terrible ; mais les autres, qu'il fût éternellement conservé, ou simplement émondé. En l'abbatant pour satisfaire aux desirs ardens de la multitude, les sages réformateurs n'ont-ils pas obéi aux vœux manifestés du plus grand nombre ? (1) Et lorsqu'il est à terre,

(1) Quand les ci-devant bailliages s'assemblèrent, il étoit si impossible de pouvoir penser même à ce qu'on fait aujourd'hui, on voyoit tant d'obstacles à l'entière régénération du royaume indiquée, tracée cependant comme une véritable prophétie dans nos grands écrivains, dans nos philosophes profonds, que les *cahiers* n'étant écrits qu'en tremblant par les ci-devant esclaves, on ne prévoioit pas l'occasion favorable qui a fait concourir tout au grand œuvre de la constitution. Les *cahiers* n'ont donc plus été invoqués, rappellés que par ceux qui sont intéressés à nous en parler encore, *risum teneatis amici !* Il en est tant de qui les foibles yeux ne fauroient supporter le grand jour, qu'il est très-naturel de les voir s'étonner qu'on ait dépassé les cahiers, les chers cahiers dans lesquels il regnoit un demi jour si favorable !

lorsque par-tout on en fait des feux de joie, quoi, vous vous affligeriez lâchement de sa chûte avec ceux qu'il couvroit de son ombre et qu'il nourrissoit de ses fruits! Les modérés, les systématiques, les impartiaux, les tièdes, les tempérés et les noirs me répondront qu'il falloit l'élaguer et non pas le déraciner. Mais ce qui est pernicieux, mauvais, est de sa nature vivace et bien-tôt on auroit vu des bourgeons chéris reprendre une nouvelle vie, s'étendre et croître en dépit de la prévoyance. Mais quittons l'allégorie.

Que ne reprochent pas à nos législateurs leurs implacables ennemis ? Chaque jour ils leur prêtent des intentions si pervers ses, si extraordinairement bisarres, qu'il est presque incroyable qu'ils fassent des prosélites, à moins que dans la classe trop nombreuse des imbécilles ou des maniaques. Ils les accusent de tant de forfaits, qu'il est étonnant que leurs plats mensonges, leurs fables grossières, leurs absurdes interprétations puissent faire changer un instant celui qui, nourri de principes puisés dans la nature, ne peut pas plus errer qu'elle. Immuable comme elle, il ne pourra varier un instant. Pourroit-il, sans démence et sans stupidité, supposer à cette multitude d'hommes instruits et pleins de zèle l'exécrable envie de se donner le divertissement, mille et mille fois atroce, du bouleversement d'un royaume aussi beau, de la destruction de tout l'ordre politique et moral, et de la subversion

totale de toutes les facultés de ce grand corps? C'est au grand regret de ces fanatiques des vieux usages et des loix antiques qu'il fut confié dans son affaissement, dans son épuisement, à la sagacité, aux lumières qui font en ce moment les forces en qui réside son salut évident. Mais combien ne devrions-nous pas demander à grands cris qu'on sépara bientôt ses bourreaux d'avec ses médecins!

Vous, qu'on humilia tant dans les premiers jour de *ces états généraux*; vous, que cachoit entiérement l'ombre de ces panaches ondoyans, et qui marchiez si humblement derrière les très-hauts, très-magnifiques et très-enflés seigneurs chamarrés d'or; vous qui, ridiculement enveloppés d'un manteau de Scapin, ressembliez plutôt à la suite bouffonne du risible Pourceaugnac, qu'à des sénateurs vénérables, protecteurs et défenseurs du peuple que vous représentiez; comment, après avoir été rebutés, chassés du sanctuaire des loix, avez-vous pu vous avilir au point d'abandonner vos compagnons qu'irrita le mépris, pour vous ranger sous la bannière du fanatisme, et défendre sans honte le despotisme et ses fureurs? Lâches, vous ne sauriez trop tôt vous en repentir en abjurant publiquement vos erreurs, sinon craignez une haine éternelle.

En supposant un instant ceux que l'orgueil humilié, terrassé qualifie *d'enragés*, coupables de tous les projets iniques dont il

les accuse, demandons-nous quel pourroit en être pour eux le résultat avantageux, et de quel plaisir barbare on cherche à nous persuader qu'ils jouiroient, si vraiment ils renversent et brisent tout impitoyablement pour le seul agrément de s'entourer de décombres. Croit-on bien que parmi eux il n'est point de victimes de leur patriotisme?

On ne vouloit que des palliatifs, des calmans, des modifications, de petits remédes qui jamais n'eussent guéri la gangrène qui rongeoit les membres pourris de ce colosse qu'on rajeunit et qu'on sauvera. Les uns disent qu'on s'est trop hâté, les autres qu'on n'avance pas assez, plusieurs vont jusqu'à dire qu'il y avoit des *vices* nécessaires et qu'il falloit les *respecter*. Des vices nécessaires! oui, des parlemens, des gabeloux, des droits féodaux, des intendans, des géoliers, des mouchards, des bastilles, des abbés avec 800 fermes, des censeurs royaux comme *l'abbé Roy* sur-tout, des procureurs, des lettres de cachet, des ordres distincts, des livres rouges, et cinquante-huit millions de pensions, une chambre syndicale, un cabinet d'inquisition pour les lettres, etc. etc. etc. et tant d'autres belles institutions uniquement établies pour le bonheur du peuple. Voilà en racourci l'esquisse des merveilles regrettées par tant d'intéressés, voilà en peu de mots, le sujet des doléances plates, des jérémiades hypocrites d'un certain Durosoy, infame gazetier qui de crapuleux chansonnier des carre-

fours s'est fait tout-à-coup l'intrépide champion des illustres *preux*, l'apôtre larmoyant de la religion soi disant avilie, détruite, et qui des coulisses des laïs du dernier rang qu'il amusoit en sapajou, est venu ramper pieusement dans le sanctuaire de nos prêtres qu'il flatte en fanatique(1). Etre vil et méprisable qui, dans les accès de sa folie vertueuse et sentimentale, caresse bassement, accuse, élève, abaisse, encourage et dédaigne tour-à-tour ce peuple dont les vrais défenseurs le traîneroient dans la fange si le crapeau venimeux y pouvoit expirer.

La position brillante où nous étions paroissoit à la vérité calme, heureuse à une multitude d'êtres lardés de faveurs qui faisoient rejaillir leur superfluités sur une autre portion qui se trouvoit heureuse encore, quand le reste étoit criblé de misère, tyrannisé, pillé, pressuré.

Qui peut ignorer les maux infinis de tant d'individus soumis comme des esclaves, non seulement aux ordres arbitraires, aux sou-

(1) Ce monstre excite, invite chaque jour les *nobles* à se réunir, à se venger et s'efforce de leur persuader que leur épée est la massue d'Hercule qui peut tout mettre en poudre. Il faut avouer qu'ils ont choisi là un sublime avocat. Il est si bête et si guindé, si ridicule et si boursoufflé que l'aristocratie même convient qu'il a des idées trop gigantesques. C'est apparemment pour s'élever à la hauteur de son sujet. En tout cas ce doit être pour ses lecteurs un Héraclite bien ennuyeux et bien assomant.

verains caprices d'un très-puissant maître, et même aux valets des subalternes comblés de graces, petits despotes insolents qui repandoient par-tout impunément la crainte et le malheur.

Faites donc revenir l'habitant des campagnes à l'ancien régime! redonnez-lui donc les intendans de provinces, ces roitelets tyrans; les subdélégués, ces vampires insatiables; les procureurs, ces vautours voraces et rongeans dont les griffes infernales disséquant juridiquement le cultivateur trop confiant, faisoient autant de squelettes qu'il y avoit de plaideurs. Redonnez-lui donc les gabelles, leurs alguasils et les corvées. Faites-le donc tirer encore au sort pour grossir ces milices composées d'esclaves. Menacez-le donc des galères pour un lapin!....

Quel libelle, quelle déclamation contre nos patriotes pourra le persuader mieux et d'une manière plus claire, que la diminution réelle des tailles et que l'égalité de contribution entre mon ci-devant seigneur et lui, que l'avantage de n'être pas ruiné en plaidant, que le pouvoir d'élever sa voix dans les assemblées pour se donner des juges ou des pasteurs, au-lieu d'être éconduit, repoussé; que le bonheur d'être enfin compté pour quelque chose sur cette terre qui seroit aride sans sa béche et ses sueurs? (1)

(1) Cultivateurs précieux, vous sur-tout, auxquels la révolution prépare les plus grands biens, soumettez-

Ah, si vous cherchez insidieusement à lui persuader qu'il sera bien plus malheureux avec le nouvel ordre de choses, d'autres, avec une énergique vérité, le convaincront que les vexations et les tyrannies des suppôts ministériels se seroient prolongés à l'infini sur lui, sur ses enfans, sur sa postérité, et que les malheurs actuels, suite inévitable et trop vraie du gaspillage et du désordre des brigands titrés qui l'opprimoient, cesseront, sinon pour lui, du moins pour les siens. L'espoir d'un avenir plus heureux ne peut être comparé, malgré les calamités présentes, à la certitude physique et morale d'une suite de maux incalculables qu'il n'étoit pas probable d'éviter jamais. Le malheur des campagnes cessera, il auroit duré toujours.

Vous, hommes fiers et vains, qui, sans les bras du cultivateur n'auriez pu soutenir tout l'éclat qui vous enorgueillit, que regrettez-

---

vous paisiblement à ses loix. Regardez-en l'exécution comme le seul principe de notre tranquillité et de notre bonheur. Une résistance aveugle et opiniâtre, telle que le vil intérêt la fait naître aujourd'hui dans beaucoup d'endroits, nous plongeroit dans un abîme de calamités inséparables de l'anarchie. Suivre les loix c'est aimer sa patrie, c'est aimer sa femme, ses enfans, ses amis, soi-même, c'est aimer la vertu, c'est ne vouloir pas périr. Songez que payer l'impôt c'est payer pour vivre en paix et conserver ses possessions; ce soldat qui vous garde, qui vous défend doit être payé, entretenu. Si tous refusoient de contribuer pour leur part à soutenir ce grand édifice que nous habitons, il s'écrouleroit bientôt sur nous et nous écraseroit sous ses débris.

vous, que perdez-vous à ces changemens rapides, dont la justice et la raison ne condamnassent en vous la jouissance et l'usage? Une usurpation, devenue propriété, des droits tyranniques, quoiqu'autorisés, pour ainsi dire, quoiqu'assurés par la possession de plusieurs siècles, en étoient-ils moins la honte et l'opprobe de ces hommes surnommés indécemment vos vassaux. Vous-mêmes n'étiez-vous pas les esclaves de vos chimères, et n'avez-vous pas cent fois mieux aimé quelquefois tomber dans une crapuleuse indigence que de *déroger*? mot vuide de sens et de raison, avec lequel vous aimiez mieux être orgueilleusement malheureux que vous élever par des vertus et des travaux utiles aux autres hommes, méprisés, avilis par vous. Insensés, en vous croyant justes; petits, en vous croyant grands; atroces, en vous croyant humains, vous ne parlez que de vos sacrifices et vous étiez les sangsues de l'état. Vous ne parlez que de vos victoires, que de votre vaillance guerrière; étiez-vous donc des dieux?.... Non, vous n'aviez que deux bras comme le soldat qui perdoit souvent les siens en cueillant les tristes lauriers dont vous vous êtes si souvent glorifiés. Vous étiez tout, vous faisiez tout, sans vous le trône et l'autel étoient sans éclat, vous seuls aviez du sang dans vos *nobles* veines, vous seuls aviez mille fois sauvé l'état, vous seuls aviez en partage le talent de commander mais jamais celui d'obéir, vous seuls méri-

tiez une confiance illimitée, une obéissance respectueuse, une admiration profonde et sans bornes ; il ne vous manquoit plus que des autels puisque l'encens fumoit naguère à vos pieds, jusques dans les temples de l'Eternel ; et parce qu'aujourd'hui la raison, jointe à la force, sans laquelle elle n'étoit rien, vous prive de toutes vos brillantes puérilités, brise vos hochets, maintenant que nous ne serons plus vos esclaves nés, que vos lions, vos griffons, vos champs d'azur, vos licornes, vos levrettes, vos couronnes et tous les emblêmes inintelligibles qui décoroient même les vases nocturnes de vos garderobes sont effacés, que la main de la liberté a couvert, jusques sur vos portiques, d'un triple mortier ces signes révoltans de votre assomante vanité ; vous avez juré non pas de ratraper toutes ces belles choses, car nous vous en défions, mais de vous venger. C'est le seul de vos desirs, c'est le sujet de tous vos discours, c'est le plus puissant mobile de vos actions. Apprenez que jamais vous ne ferez d'hommes redevenus libres des bêtes de somme ou des esclaves. Quel seroit donc le fruit de vos tentatives ? Pauvres pigmées, restez en paix ; vos foibles bras feroient-ils remonter ce torrent qui coulera long-tems majestueusement, en entraînant tout ce qui voudra s'opposer à son passage. Vous voulez vous venger ! Ah ! par pitié pour vous seuls, songez plutôt à mériter notre attachement fraternel par vos vertus. Eh !

n'êtes-vous pas ce que nous sommes ? Les ci-devant demi-dieux ne doivent plus s'attendre à recevoir l'hommage des mortels, au niveau desquels la Loi vient de les faire descendre. Sur quelles forces comptez-vous donc? Auriez-vous oublié les nôtres? Tout s'armeroit, tout marcheroit sous l'étendart de la liberté ; hommes, femmes, enfans, vieillards, seroient tous animés de la même ame, électrisés du même feu. Croiriez-vous n'avoir à combattre qu'une poignée d'hommes? vous auriez toute une Nation. Vingt armées seroient levées contre la vôtre ; des flots de sang couleroient, et vos palais réduits en cendres n'attesteroient plus que le néant de vos grandeurs usurpées. Un peuple entier, bon par sa nature, mais une fois irrité, devient terrible, implacable, et plus il abhorre les attrocités et le carnage, plus il s'y livre avec fureur lorsqu'il voit sa fierté généreuse attaquée, ses droits suprêmes menacés, sa vraie grandeur méprisée.

Loin de moi ce tableau hideux de tant de forfaits ! puisse le ciel nous en garantir ! eh quoi, n'aurez-vous pas plutôt le courage magnanime de céder généreusement aux circonstances amenées par une fatalité, ou plutôt par une nécessité sans exemple, que de faire sans cesse l'horrible vœu de vous entr'égorger. (1).

---

(1) Quand je fais cette sortie sur les les ci-devant grands, je serois très-fâché de confondre ces familles

Dieu, la liberté ne seroit-elle donc que pour les bêtes féroces, et l'homme, ton image, ne l'obtiendroit-il que pour leur ressembler ! Le Français vainqueur après avoir rompu ses chaînes, exterminé ses tyrans, seroit-il resté furieux? Le réveil de l'esclavage seroit-il celui du malheur? La force a t-elle besoin d'agir, ne suffit-il pas qu'elle se montre pour en imposer par sa présence? Soyons moins injustes dans nos soupçons, moins hasardés dans nos conjectures, moins cruels dans nos moyens. Quatre millions d'hommes armés ne sont-ils pas une digue impénétrable ! ! ! !

Mais, hélas, je n'entends par-tout que des cris de guerre. Le noir soupçon, quelquefois trop fondé peut-être, souffle par-tout la haine et la terreur; des bouches sinistres paroissent altérées de sang, des écrivains cyniques colportent en cent lieux le mensonge et la calomnie; leur jouissance est de susciter des scènes d'horreur, d'enfreindre les loix les plus sacrées. D'odieux libellistes, vipères envénimées, font circuler périodiquement dans toutes les veines les poisons qui

---

vraiment respectables, sans cesse les bienfaitrices des infortunés; ces êtres bons, sensibles, privilégiés par la nature, et à qui l'on connoît encore plus de vertus que d'aïeux, avec nos oppresseurs, avec ces insatiables qui ont desséché, paralysé le corps politique, et qui se targuoient souvent d'un grand nom qu'ils n'avoient pas, avec ces *nobliaux* d'un jour qui avoient mangé le mouton, de la peau duquel leurs titres étoient faits.

les gonflent. L'espérance s'envole aux cris redoublés d'une multitude exhaltée qui trouve dans son propre sein l'aliment de ses fureurs. Par-tout j'entends crier à l'injustice, à la calomnie ; ici, c'est un complot perfide ; là, c'est une grande conspiration ; plus loin, une armée de brigands ou de satellites, destinés à nous soumettre, s'avance à grands pas. Celui-ci vend son pays, machine sa ruine ; cet autre fuit, et l'horreur galoppe avec lui. Sur ces murs, à côté d'une annonce de paix, je lis la proscription d'un homme vertueux ; ailleurs on déifie un scélerat, on se tourmente, on ridiculise, on applaudit à outrance, on assassine, on brûle sans pitié, on se bat sans raison et sans honte. Ici l'hypocrite allume les torches du fanatisme, aiguise des poignards, déja le sang a coulé sous ses coups homicides, cent bras ont été chargés de fers, au nom d'un Dieu de paix et c'est au moment du triomphe de la philosophie et de la raison !

O hommes ! est-ce ainsi que vous serez dignes de la liberté ? Est-ce au milieu des hurlemens du mensonge et de la rage que vous trouverez le repos et le bonheur ? Est-ce ainsi que vous recevrez ou donnerez des loix. Dieu, je le sais, en envoya sur la terre au milieu des éclairs et des orages, mais c'est dans le calme que sa sagesse éternelle et profonde les avoit méditées et tracées.

Législateurs qui tenez dans vos mains le bonheur ou le malheur de la France, appre-

nez d'abord par votre exemple à faire chérir la paix et l'union.

Les élans des hommes libres, leur enthousiasme enfanté par l'amour de la patrie ne peuvent dégrader une assemblée. Les seuls forçats rament dans le silence, et c'est celui de la terreur. Mais, lorsqu'il est de toute impossibilité qu'on retourne sur ses pas, c'est-à-dire, qu'on revienne aux jours de la tyrannie, sans de très-grands malheurs, faites enfin cesser vos querelles et ces scènes déchirantes. Que tous vos intérêts n'en fassent plus qu'un. Ne vous forcez point de regretter une situation odieuse par une plus affligeante et plus horrible. Que le bonheur de tous enfin paroisse évidemment le but où vous aspirez, qu'il soit votre ouvrage, qu'on le voie éclore au milieu de vous.

Mais (2) si le pilote et la moitié de l'équi-

(1) Que nos membres patriotes, dont les plus distingués sur-tout, qui depuis quelque tems ne disent mot dans les plus sérieuses circonstances, apprennent par ma voix qu'on est fâché, mais très-fâché de ce silence et que la cause est une énigme dont le mot ne sauroit être sûrement contre eux. Qu'ils se pénétrent plus que jamais de l'importance de leurs obligations; qu'ils sachent fuir austérement le tourbillon des plaisirs dont la capitale abonde, peut-être trop pour eux; car le sort de l'empire étant uniquement abandonné à leurs soins, ils ne doivent s'attacher qu'au bonheur d'empêcher le vaisseau d'échouer près du port. Qu'ils écartent de cette assemblée, sans cesse embarrassée, ralentie dans sa marche toutes ces épisodes qu'ils devroient dédaigner, qui font perdre un tems si précieux, et qui ne sont pas de leur ressort. Qu'ils ne quittent pas de vue la foule de né-

page travaille dans la tempête à la pompe, s'ils jettent à la mer leurs plus précieux effets pour sauver le vaisseau du naufrage, tandis que l'autre moitié restant dans l'inaction criminelle et funeste, veut conserver opiniâtrement ses richesses, au péril même de ses jours, comment éviter le danger pressant qui menace, sans des secousses terribles, comment regagner le port ? Telle est malheureusement la triste image qu'offre à nos yeux ce Sénat convoqué pour opérer le

---

cessiteux dont la voix leur crie d'achever leur ouvrage.

Enfin qu'ils évitent la séduction, les doléances des sociétés qui changent ou font vaciller leurs opinions, pour ne songer qu'à perfectionner les grands travaux qu'ils ont entrepris et d'où dépendent leur gloire ou leur déshonneur éternels. Qu'ils se disent à chaque instant du jour, combien ne serions-nous pas criminels, représentant chacun trente mille individus qui nous ont honorés de leur confiance, si, au-lieu d'être assiduement et sans reserve attachés à défendre leurs intérêts, leur honneur, leur vie même et la nôtre, nous ne bravions pas, avec cette même intrépidité qui nous en fit admirer, les fatigues, les plaintes, les calomnies, les dégoûts, l'ennui, les cabales, les séductions et l'envie. Vous, en qui réside tout notre espoir, j'avoue que le fardeau que vous portez est accablant ; mais, enfin, combien ne sera pas flattteur, honorable, glorieux pour vous d'avoir le témoignage intime d'une conduite vigilente, active et sans tache à la fin de vos travaux, d'avoir mérité l'admiration et les éloges de l'univers ! Que de regrets, que de remords, au contraire, si vous aviez à vous reprocher d'avoir contribué, par votre insouciance, à faire naître tous les maux que l'on frémit de calculer ! Songez à ce qu'il y auroit de plus déchirant encore, songez au triomphe de nos ennemis, à leur joie insolente et barbare.

bien, et qui n'y parviendra jamais, si les grands intérêts qui le divisent, ne sont pas sacrifiés à l'intérêt général, si les haines ne sont point étouffées par le desir d'écarter des malheurs inombrables, si les rivalités se soutiennent avec plus d'acharnement, si la voix rauque et dure de la discorde y gronde et s'y fait entendre à la place de la voix douce et persuasive de la sagesse et la paix.

Hommes sages, si l'opiniâtreté continue, si les oppositions se multiplient par les manœuvres des mal-intentionnés, des mécontens que la réforme a frappés, employez les ressources de cette éloquence entraînante qui subjugue l'esprit et le cœur, employez ce langage pressant que ne sauroit tenir l'erreur, la démence ou la perfidie; parlez avec ces grands ménagemens, cette prudence et cette fermeté mâle, imposante, qui foudroye la perversité qui s'irrite et s'enflamme. Alors vous verrez vos ennemis même, soumis aux lumières éclatantes de la raison, forcés au moins à se soumettre, s'ils n'osent encore applaudir à vos succès.

Les Passions, s'il étoit possible, ne devroient point habiter au milieu des législateurs. L'enthousiasme outré, frère de la colère, passe toujours le but. Mais ce bonheur ne sauroit appartenir qu'à des être divins; et des hommes libres, comme je viens de le dire, rassemblés, opposés de sentimens et d'opinions, ne sauroient jouir du calme qui seroit si nécessaire à la formation des loix.

C'est une grande faveur des cieux, si vraiment, comme je n'ose en douter, dégagés d'ambition, et seulement animés du bien public, ceux qui se sont déclarés les plus ardens défenseurs de la liberté, peuvent n'être pas dégoûtés au milieu de leurs immenses travaux par les accusations sans nombre, les malédictions et les calomnies de ceux que le désespoir a soulevés contre eux. Ils sont véritablement dignes de nos respects et d'une reconnoissance infinie ceux qui, bravant tous les dangers, montrent une fermeté si stoïque et ne redoutent ni la perfidie des complots, ni les pièges de la ruse, ni les stilets du fanatisme, ni les poisons de l'envie.

O, Français, combien ne devez-vous pas à ces hommes intrépides qui, sans doute, mettent leur gloire à pulvériser tous vos tyrans, à vous donner de sages loix, à vous affranchir du joug qu'on voudroit vous imposer encore, et à déraciner entiérement les abus ! Si, parmi nous, une foule d'infortunés gémit dans l'indigence et la douleur, réunissons-nous pour les rendre plus heureux, et n'accusons jamais des maux qui les frappent ceux qu'un désordre affreux autant qu'inconcevable, a forcés d'être peut-être trop sévères aux yeux de l'humanité, mais pas assez à ceux d'une grande politique, d'une justice exacte, rigoureuse, économe et dont les coups sont ceux de la foudre qui frappe indistinctement et les palais orgueilleux des rois et l'humble toit des bergers.

Qu'il seroit affreux, après tout ce que l'on l'on vient de faire, pour établir la paix et l'union, l'amour de la patrie et la fraternité, après avoir vu toutes ces armes élevées vers le ciel comme pour le remercier de nos forces redoutables, de les aiguiser contre nous mêmes et de les voir teintes du sang de nos frères ! Qu'il seroit horrible de n'avoir brisé nos fers que pour nous voir réduits à forger des poignards !

Français, Français, peuple doux et sensible, nation généreuse et magnanime, réunissez-vous donc par les liens de l'intimité ! Donnez un grand exemple à l'univers, chérissez-vous comme une grande famille mutuellement animée du bonheur commun. Soyez humains autant qu'éclairés, sages autant que courageux, ardens au bien autant qu'industrieux, et ne formez plus désormais qu'un peuple de frères et d'amis.

Vous prêtres d'un Dieu qui fut aussi modeste que pauvre, servez-vous de ces paroles de paix dont tant d'entre vous ont fait un si brillant usage. Soumettez les peuples par les lumières de la raison, au joug sacré de la religion et des loix ; donnez-leur les premiers l'exemple d'une soumission complette aux ordres des cieux. Cet être infini, principe de tout, vient de condamner à son tribunal suprême tous les tyrans de la terre ; devant lui les superbes ont été forcés de baisser eurs têtes altières, il a voulu sans doute tout ce que nous voyons.

Que ceux qui se plaignent des travaux de cette assemblée où s'agittent tant de passions diverses qui les étonnent et les effrayent se représentent tout ce qu'avoit ourdi dans le silence et l'ombre du mystère, une poignée de factieux, puissans alors, pour parvenir à couronner leurs entreprises infernales en marchant contre nous, le fer et la flamme à la main; qu'ils apperçoivent les monceaux de cadavres quil se seroient fait un jeu d'entasser pour regner en maîtres; qu'ils sachent qu'il y eut une fourniture constatée d'onze cent mille cartouches à balles et de quatre cent mille à mitrailles reservées pour payer les dettes de l'état dans un seul jour, qu'ils voyent le fléau de la guerre civile porté dans tous les coins du royaume si le succès eût accompagné les sinistres drapeaux de ces geants affamés de sang. Enfin que ceux qui cherchent à détruire dans l'esprit des peuples et la confiance et l'espérance en annonçant la chûte du trône, le renversement de l'autel, la banqueroute, l'anarchie, les fureurs et les brigandages, se pénétrent sans cesse des vérités qu'ils dédaignent pour s'y livrer sans passion, au lieu de s'en forger d'imaginaires et d'outrer celles qui peuvent exister dans ces momens de trouble. Ils verront qu'à la place d'une foule de tyrannies, on ne songe qu'à rapprocher tout des grands intérêts du peuple; qu'il n'a plus à espérer des loix humaines et sages qu'on lui prépare, qu'il ne pouvoit attendre de l'insuffisance et de la bi-

sarrerie, de la cruauté de celles qu'on détruit.

Le monarque est-il sans force, sans autorité, quand toutes les loix qu'on fait doivent être placées dans ses mains, qu'il en doit être le dépositaire et l'exécuteur suprême ? Brise-t-on son sceptre, quand on assure des trésors à l'éclat, à la majesté de son rang ? Est-il avili, quand on écarte de son trône les déprédateurs, les ambitieux, les faux amis, les avides courtisans pour n'y placer que la loi et qu'il n'aura jamais le reproche des peuples en cas de malheurs imprevus ? Est-il détesté, quand l'amour des Français pour leur roi, se manifeste à chaque instant du jour, et que sa seule présence excite aux applaudissemens et fait pousser des cris de joie ? Est-il esclave, parce qu'on a mieux aimé, pour son propre intérêt et le bonheur de son empire, qu'il fût au sein de son immense famille que de le laisser entraîner au loin ? La religion est-elle détruite parce qu'on veut que les prêtres soient citoyens et non pas princes de la terre, parce qu'on les ramène à leur état primitif, qu'on cherche à les soustraire à la séduction des richesses pour être plus dignes de leur divin instituteur, édifier les peuples par des vertus austères, plutôt que les scandaliser par des vices brillans ? Les autels sont-ils renversés, lorsqu'on voit partout l'enthousiasme patriotique, le saint amour de la liberté, mêlés aux acclamations religieuses, et que nos superbes drapeaux ne sont déployés jamais que sous les

auspices de l'être suprême ? Ils y flotteront toujours, oui, toujours ! nous serons par tout victorieux, j'en ai la consolante certitude, et malheur à ceux qui tenteront de nous soumettre. La mort pour nous n'est pas à craindre, elle seroit glorieuse en combattant pour la patrie. L'esclavage, lui seul, nous épouvante. Cette idée effrayante me révolte, m'enflamme, et plutôt que de voir ma chère patrie dans l'opprobre et les fers, grand Dieu, fais que je sois la première victime, si tu permets qu'elle y tombe.

Soldats citoyens, citoyens soldats (1) je

Milices citoyennes exercez-vous plus que jamais, faites souvent des évolutions, instruisez-vous promptement dans l'art de la victoire. Si vous ne voulez pas qu'on redonne des chaînes à la France. Son sort est dans vos mains, vous seriez les premières victimes si sa chûte nous menaçoit. La force seule et le nombre ne suffisent pas. Alexandre, avec une poignée d'hommes, avec sa phalange bien aguerrie, bien formée aux combats fut par-tout vainqueur.

Législateurs, organisez la force publique, vous verrez bientôt renaître l'ordre et la tranquillité. Les mutins seront mis à la raison, vos décrets seront exécutés ponctuellement par-tout, sans cela, pendant que vous bâtissez d'un côté l'autre s'écroulera.

Braves militaires, intrépides camarades, écoutez un ami sincère qui, quoique jeune, ose élever sa voix et vous parler au nom de l'honneur, cet aliment des grandes ames. Vous prêterez peut-être plus volontiers l'oreille à ses discours quand vous saurez qu'il eut l'honneur de marcher pendant quelques années sous les drapeaux de Mars. Ecoutez, défiez-vous sur-tout des conseils perfides d'une foule de scélerats qui voudroient employer indignement votre courage et vos bras à seconder leurs forfaits.

réponds de votre courage. Non, la honte et l'avilissemen odieux ne souilleront plus l'auguste front de la France : vous la protége-

---

Une nation dont vous êtes membres, dont vous êtes les enfans chéris, ne vous parle qu'au nom de la gloire et n'a point intérêt à vous tromper. Que ceux qui pensent qu'ils peuvent vous gagner et vous séduire sont vils et méprisables ! Ils connoissent bien peu le soldat français. L'or est-il plus brillant à ses yeux que la gloire ? Que tentent-ils ? Que cherchent-ils ? A rattraper ces verges de fer avec lesquelles ils vous conduisoient. Trop foibles pour reconquerir eux seuls ce qu'on vient de leur enlever avec vigueur, ils ont recours aux cajoleries, aux bassesses, à la séduction, ils vous diront que votre roi est esclave, tandis qu'ils condamnent en secret son amour pour la paix, sa conduite qu'ils appellent foiblesse, pusillanimité. Consultez sur-tout ces vieillards respectables, témoins de nos transports et de notre cordialité, nous les avons chargés, auprès de vous, des témoignages de notre affection. Comparez-la cette amitié de vos frères, de vos concitoyens, avec l'espèce d'avilissement dont vous étiez comme couverts, avec la répugnance et l'aversion involontaires qui existoient contre vous. Songez à vos mille et une vexations, aux obstacle invincibles pour parvenir aux honneurs, au peu de cas qu'on faisoit même de votre bravoure et de vos actes de valeur, combien on les récompensoit peu. Rappellez-vous qu'avec cet habit qui par-tout auroit dû vous honorer, vous étiez rebutés, compuez à la porte des maisons royales par des suisses insolens qui laissoient librement passer les valets, les polissons et les chiens.

Soyez ensuite assez foibles, le dirai-je ? assez lâches pour abandonner notre cause et faire revivre des monstres écrasés. Mais, en vous faisant sentir de grandes vérités, je vous prêcherai la subordination avec l'amour de la liberté bien entendue qui n'est point la licence. La discipline militaire peut être ponctuellement suivie, sans que vous vous dégradiez jusqu'à redevenir des esclaves ;

rez jusqu'au dernier soupir : vous n'oublierez pas vos sermens, cet élan sublime de vos ames, cette promesse inviolable, portée jusques au trône du roi des rois. Vous êtes Français, pourriez-vous être des parjures et des traîtres ? Non, mes amis, non, mes frères.

Que tous les princes nos voisins se liguent, eh ! qu'importe. Qu'ils s'arment contre nous pour renverser notre constitution ! Etroitement secondés par l'espoir de n'être pas vaincus, animés d'une sublime audace, d'une noble intrépidité, conduits à l'ennemi avec le flambeau de la liberté, qu'avons-nous à redouter de vils esclaves lancés contre nous ? Qu'ils redoutent nos forces; l'impétuosité qui les menace est celle de la foudre même. Mais il nous faut un chef ! Nous en avons un..... *La Fayette* est à nous, *La Fayette* ne nous trahira jamais, son grand cœur en est le garant, il s'y refuseroit.

Monstres, frémissez, nous vous défions, nous bravons avec fierté vos légions. La devise de nos drapeaux leur fera déserter les vôtres.

VIVRE LIBRES OU MOURIR aura sans

---

vous pouvez être libres sans des excès, des fureurs ou des injustices. *Etre libre, c'est obéir à la loi.* Il vous faut des chefs. S'ils sont ennemis de la constitution, ne les écoutez point, mais s'ils l'applaudissent, imitez-les, estimez-les, et si vous en avez fait la remarque, les premiers auront été toujours pour vous d'une sévérité dure, les autres vos meilleurs amis.

doute aussi pour eux des charmes. Ils se joindront à nous, nous briserons leurs chaînes, ils seront nos amis, vous serez vaincus, écrasés, l'univers sera libre, et le Français victorieux aura la gloire de s'écrier dans son triomphe, C'EST MON OUVRAGE.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie de CHALON, rue du Théâtre-Français. 1790.